

ABONNEMENTS & ANNONCES

À ROUBAIX : Aux bureaux du Journal, Grande-Rue, 71.
À TOURCOING : Aux bureaux du Journal, rue Garibaldi, 33.
À MOUScron : Chez M. Henri Lorange, rue de la Station.
À TOURNAI : Chez M. Verstraëte, 25, rue Bourgeois-Saint-Joseph.
À PARIS ET À BRUXELLES : Dans les agences de publicité.
En vente à Paris dans les bibliothèques des gares et principales librairies.

LE NUMÉRO

5 Centimes

ÉDITION DU MATIN

TOUS LES JOURS
SIX et HUIT pages

BUREAUX & RÉDACTION
ROUBAIX, 71, Grande-Rue, Tél. 554 et 1070
TOURCOING, 33, rue Carnot, Téléphone 1240

TOUS LES JOURS
SIX et HUIT pages

LE NUMÉRO

5 Centimes

TARIF D'ABONNEMENTS

Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements : Trois mois... 5 francs
Les autres Départements et l'Étranger le port en sus.
AGENCE PARTICULIÈRE A PARIS, 26, RUE FÉVÉRAU

LA MISSION OTTOMANE à ROUBAIX et à TOURCOING

NOS FEUILLETONS

Nous commençons aujourd'hui dimanche, la publication en feuilleton d'un grand roman nouveau de Paul de Garros :

Le Château de l'Ours

œuvre extrêmement dramatique et émouvant, que tout le monde peut lire.
Les machinations de deux coquins, acharnés à la perte d'une honnête femme, forment la trame de ce récit poignant, dont l'intérêt croît sans cesse de la première à la dernière ligne.

Nous sommes convaincus que nos lecteurs feront le meilleur accueil au

Château de l'Ours

et qu'ils nous sauront gré de leur offrir la primeur de cette œuvre nouvelle de Paul de Garros.
Lire page 4.

CHRONIQUE

L'Initiation

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, ton ami le docteur ? interrogea Marthe qui maîtrisait admirablement son angoisse sous une physionomie des plus souriantes.

— Peu de chose, fit évasivement Gaston Liandry. Il m'a conseillé d'aller me reposer quelques mois dans le Midi... d'avoir la philosophie du Sage... de modérer la vivacité de mon tempérament... de jouir de la vie, en somme.

— Tu vois bien qu'il ne s'agit que d'une simple neurasthénie !

— Evidemment.

— Eh bien ! je vais dès cet après-midi, faire mes préparatifs de départ... On emmène Louise et André, n'est-ce pas ?... à moins que tu ne préfères que je les confie à ma mère durant notre séjour là-bas.

— Non, non. Nos fillettes seront, au contraire, enchantées de connaître la caresse du soleil de la Côte-d'Azur.

— Où espères-tu te fixer ?

— Dans une solitude quelconque qui embrasse l'horizon de la mer... j'ai horreur des stations balnéaires du littoral.

— Moi aussi.

— Alors, tout va bien... Fais nos malles... Emballe soigneusement mon chevalier... N'oublie pas mes deux palettes, mes pinces à coudre, ma boîte à couleurs... et, sur la fin de la semaine, nous prendrons le rapide à la gare de Lyon.

— Au début de décembre, ils louèrent un petit pavillon érigé sur les rochers qui dominent le cap de la Napoule. Le site était grandiose, l'endroit chaudement abrité. De la terrasse, le regard errait sur la nappe miroitante de la mer, sur les sinuosités du golfe, sur les éperons de Cannes et d'Antibes ; parfois, une ensolleillée découvrait même la terre corse noyée dans la brume floue et bleutée de la ligne d'horizon.

Dès les premiers jours de son installation, le jeune peintre coura son chevalier ; un lever de soleil sur les îles de Lérins avait tenté son pinceau. Marthe s'interposa :

— Ce n'est pas sérieux, Gaston... Tu étais venu ici pour goûter quelques mois de tranquillité, et tu te reprends à travailler sans prendre seulement le temps de souffler.

L'artiste eut un sourire mélancolique :

— Mais je n'ai pas le droit, ma chérie, de me reposer... Non, je n'ai pas ce droit-là... Il faut songer aux fillettes... Louise va déjà sur ses sept ans... Dans dix ans, sa dot devra être prête... Et je suis seulement au début de ma carrière...

— Baste ! ta médaille d'or au Salon t'a définitivement lancé...

— Eh ! c'est précisément la raison majeure qui doit m'inciter au travail ; il faut battre le fer quand il est chaud, sacrébleu !

Il y eut entre eux un court instant de silence. Les yeux de Liandry s'embourbèrent imperceptiblement, comme sous l'action d'une pensée réflexe qui se fit spontanément décoller en son cerveau, et, par ricochet, eut atteint le cœur.

Il reprit doucement, de sa voix caressante, insinuante, charmeuse à l'excès :

— Écoute-moi, ma chérie ; puisque tu prétends que je me surmène, il y a un moyen bien simple d'y remédier. Tu possèdes un talent vraiment remarquable... Oh ! ne te récrète pas... Je sais ce que je dis... Et justement, je n'ai jamais flatter personne... pas même toi... Tu as des dons innés que beaucoup de maîtres n'envieront... Un rare sens du coloris, un dessin parfois impeccable, une vision imagée qui entraîne nécessairement la conception poétique de l'œuvre... Que te faut-il de plus pour me le seconder, pour fusionner nos deux sens artistiques, pour incarner ton âme en la mienne ?... Je parie qu'avant deux ans, ton pinceau donnera le change à l'amatour le plus éclairé.

— Mais je ne demande pas mieux, répartit Marthe, visiblement flattée, de m'initier à ton art !

— Eh bien ! c'est entendu... D'abord, tu vas commencer par envoyer un mot aux amis. Tu imites à ravir mon écriture : chacun d'eux sera persuadé que j'ai bien voulu lui accorder une minute... et, pour moi, ce sera un rude soulagement.

Deux ans se sont coulés. L'hiver, sur la Côte, s'annonce comme un printemps. La crête argentée des vagues miroite sous le reflet d'or d'un soleil tempéré par des grains de brise. L'air marin se parfume de l'odeur subtile et pénétrante des mimosa en fleur.

Sur la terrasse du pavillon de la Napoule, Marthe est assise devant son chevalet et travaille fébrilement à l'achèvement d'une toile.

Gaston Liandry, allongé dans un fauteuil d'osier rembourré de coussins, la fixe avec de grands yeux admiratifs dont la fièvre baignée, jaunie, a un teint diaphane. Il tousse fréquemment, d'une petite toux sèche, irritée,

tante, qui lui donne la sensation d'une griffe de fer rouge mordant à même les parois de sa gorge. Son souffle est court, très court. L'anhélation imprime à sa poitrine un mouvement à la fois rythmique et convulsif.

Tout à coup, Marthe se lève, approche le chevalet du malade, l'expose en pleine lumière à sa vue, et murmure, anxieuse :

— Il doit y avoir quelques retouches à faire par-ci par-là... Tu voudras bien me les indiquer, Gaston ?

Le peintre examine longuement le tableau : c'est une vue marine. Son regard scrute minutieusement les détails, se pose sur le voilier prenant le large, puis sur le groupe de barques de pêche fuyant dans la perspective d'un horizon bleu frangé de pourpre... Et voici que son admiration éclate, l'empil d'une émotion indicible qui rend encore sa respiration plus pénible :

— Signe, Marthe... Signe vite ! Rayonnante sous son beau visage de blonde, son teint mat avivé par une flamme fugace d'orgueil, elle interroge :

— Vrai !... Tu crois que je peux signer ça : Gaston Liandry ?

— Oui, oui, affirme-t-il, tu t'es assimilé à la perfection mes principes, mes procédés et ma forme. Ton sentiment artistique fait désormais corps avec le mien... Maintenant, je puis mourir.

Un sanglot déchire soudain la poitrine de la jeune femme, ses yeux s'emplissent de larmes, elle enlace spontanément l'artiste d'un élan impulsif qui meurtrit sa chair et fait haïler son cœur, et son énergie défaillant sous la douleur incoercible, suppliante dans l'effarement de son amour menacé, elle murmure doucement... plaintive :

— Tu ne mourras pas, dis ?

Un rayon fulgure dans le regard de Gaston Liandry, qui métamorphose sa physionomie et le nimbe comme d'une auréole de martyre. Machinalement, il s'assure que ses fillettes sont absentes de la terrasse : elles jouent dans un bois de pins-parasols qui avoisine le pavillon.

Alors, il rassemble les mains de sa femme, les joint dans les siennes, et la voix grave, repoussée, révélatrice de cette sorte de joie intérieure qui attise les résignations ulcérées :

— Ne te désolais pas, Marthe, prononce-t-il lentement. Mes craintes se sont évanouies... Lorsque je suis sorti du cabinet du docteur, j'étais fixé, devant mon insistance, ses réticences n'avaient servi qu'à dissiper mes dernières illusions. J'étais condamné. Personnellement, cela ne m'eût nullement effrayé. Mais la pensée de partir avant d'avoir assuré l'avenir de mes fillettes, la pensée de te laisser sans ressources... oh ! cette pensée-là m'a affolé une heure durant... je te l'avoue en toute sincérité. Elle m'a effrayé au point de me faire courir de la sueur froide sur la nuque et sur les tempes... Je me suis souvenu que sortant de chez le docteur, je t'aurais littéralement en passant à vous...

Bref, c'est fini, ma petite Marthe. N'en parlons plus. Ton initiation est maintenant parfaite. Quand je n'y serai plus, tu pourras travailler tout à ton aise et signer tes œuvres Gaston Liandry... Nos dernières toiles se sont bien vendues... Ton prochain envoi au Salon aura sûrement du succès... Je suis persuadé que tu es désormais à l'abri de toute préoccupation matérielle... La bonne idée que j'ai eue là, hein ?... Naturellement, tu ne viendras personne de mon décès et tu continueras à entretenir de temps à autre des relations épistolaires avec les amis en mon nom... Ils se diront ces braves garçons : « Gaston s'est enterré de son propre gré dans ce trou inaccessible de l'Estérel ». Et ils s'entreindront ma réputation sur les boulevards parisiens... Ce sera une sorte de survie, ma petite Marthe, que je te devrai, et dont je serai sûrement fier... dans l'au-delà.

Jean Rochon.

BULLETIN

Le roi de Bulgarie s'est rendu, samedi, en compagnie de M. Fallières, au camp de Châlons, tandis que la reine visitait plusieurs hôpitaux de Paris.

Un complot anarchiste contre le Tsar a été découvert en Russie. De nombreuses arrestations ont été opérées à Riga.

L'épave du Pluviose a été amenée en cale sèche dans le port de Calais.

La mission ottomane a été reçue, samedi, par les municipalités et les Chambres de Commerce de Roubaix et de Tourcoing. Elle a visité dans les deux villes de nombreux établissements industriels.

INFORMATIONS

L'assemblée générale des juges de paix. Paris, 25 juin. — A l'assemblée générale des juges de paix qui s'est tenue aujourd'hui à Paris, M. Cruppi a traité un portrait du juge populaire et déclaré que l'indemnité des juges de paix devait être déterminée par des règles stables.

L'arrestation de Laon. Laon, 25 juin. — L'étranger dont l'arrestation a été opérée hier à la caserne du régiment, a été remis en liberté, aucune preuve suffisante d'espionnage n'ayant été relevée à son charge.

Un aveugle. Athènes, 25 juin. — Le gouvernement serait assuré de trouver à l'étranger, une avance de 40 millions, remboursable en cinq ans.

La mort mystérieuse du député italien Trippi. Rome, 25 juin. — Le jour où commença une campagne au sujet de la mort du député Trippi, qui aurait été empoisonné par une femme avec la complicité d'un député de la Sicile.

Attention anarchiste en Espagne. Madrid, 25 juin. — A Ojón, l'anarchiste Suarez a blessé de deux coups de revolver le président de la Fédération patronale, Oruea. L'agresseur et un autre anarchiste sont arrêtés. L'attentat semble se rattacher à la grève des dockers.

Un vapeur perdu ? Londres, 25 juin. — On est sans nouvelles du vapeur auxiliaire « Trieste », qui aurait dû arriver à Bombay, le 21 juin... Il y avait à bord 24 passagers et 85 hommes d'équipage.

Nouveaux pairs anglais. Londres, 25 juin. — La location de son anniversaire, le roi Georges V a créé sept pairs, onze baronnets et trente chevaliers. Parmi les nouveaux pairs : Sir Furness, armateur ; Sir Pearson et Sir Foster, le député médecin bien connu.

La crise portugaise. Lisbonne, 25 juin. — Le roi Manuel a chargé M. Julio Villena, du parti républicain, de former un nouveau cabinet.

La traversée de l'Atlantique en dirigeable. Londres, 25 juin. — L'aéronaute Wellmann traversera l'Atlantique en août, dans un ballon dirigeable muni d'appareils de télégraphie sans fil.

Choses et Autres

— Le récit des opérations électorales de la Martinique démontre une chose fort importante. — Quoi donc ? — Que l'opéréte n'est pas morte !

— Dans cette colonie, les urnes ont une particularité curieuse : les bulletins du vote changent. — Autrement dit les voix y meurt.

— Qu'est-ce qui a pu valoir à M. Légitimus une faveur si inappréciable ?

— On a trouvé qu'une Chambre sans nègre serait triste.

— Et puis, a dit un blocard bien connu, ce Légitimus est précieux. A côté de lui on a toujours les mains blanches...

— La Chambre a renvoyé à une commission la proposition de M. Rouanet supprimant les décorations.

— Eh bien, il peut faire une croix !

Le fer dont sont joints la bêche, le marteau et l'aiguille est plus précieux que le diamant et le tor.

Semaine Parlementaire

L'interpellation sur la politique ministérielle n'a guère avancé durant cette semaine ; de brillants discours ont été prononcés, par des notabilités du parti radical, pour et contre l'apaisement. Les uns ont loué le gouvernement de ses promesses de modération, et se sont félicités de voir l'activité parlementaire s'aiguiller enfin sur la voie des réformes sociales. D'autres, les tenants des vieilles tactiques et des tristes préjugés, ont au contraire excité à la lutte le président du Conseil ; malgré leurs efforts, M. Briand reste impénétrable. Demain, sans doute, il montera à la tribune pour expliquer et commenter sa déclaration : souhaitons qu'il ne la dénature pas en traduisant en paroles ses pensées écrites et que ne se réalise pas, une fois de plus, le proverbe italien : traduttore traditore.

La Chambre paraît décidée à suivre ses directions. Il y a dans le pays et au sein du Parlement, un courant nouveau d'opinion qui nous permet l'espoir. N'avons-nous pas vu, mercredi dernier, cette chose à laquelle nous étions désaccoutumés, — quoiqu'elle soit pourtant et respectueuse et digne et naturelle, — du Président de la République et du Président du Conseil des ministères entrant à l'église pour assister au service funèbre des victimes du Pluviose. Il y a quelques années, après l'explosion de l'Éna, les hommes du même parti refusant de s'associer à une manifestation religieuse et s'éloignant à l'arrivée du clergé ; la méthode s'est modifiée, parce que les esprits ont eux aussi changé... Les actes montrent un souci plus vif de tolérance et de paix.

Certes, la Lanterne et « tutti quanti », ont dénoncé ce qu'ils appellent une trahison ; il n'est personne qui prenne au sérieux ces diatribes. Les Français, sans exception, ont approuvé le geste simple et correct du gouvernement. Ni M. Fallières, ni M. Briand, n'ont entendu marquer l'abdication de leurs principes ; certes, nous ne voulons pas prétendre que la politique ministérielle sera demain conforme à nos désirs. Il est doux, après des années de persécution et de tyrannie, de sentir un souffle de modération passer sur la politique. Que ce soit un motif puissant de réconfort. Qui n'aurait pas reculé : ceci est vrai en toute matière et surtout dans la vie politique. Le radicalisme jacobin, même s'il se relevait demain dans un sursaut de désespoir, n'en sera pas moins perdu du terrain depuis quelques temps. Il aura beau chercher à donner le change : les faits sont là et rien ne pourra les en anéantir. On ne supprime pas l'histoire.

P. D.

Demain nous apporterons-il des menaces ? La chose ne nous étonnerait guère, car le parti radical n'abdique pas et le sectarisme reste toujours le fond de son programme. La majorité ne se compose pas encore d'hommes vraiment et sincèrement épris de liberté ; mais la détente s'est manifestée, au moins dans la nation et déjà parmi les nouveaux venus de la politique. Que ce soit un motif puissant de réconfort. Qui n'aurait pas reculé : ceci est vrai en toute matière et surtout dans la vie politique. Le radicalisme jacobin, même s'il se relevait demain dans un sursaut de désespoir, n'en sera pas moins perdu du terrain depuis quelques temps. Il aura beau chercher à donner le change : les faits sont là et rien ne pourra les en anéantir. On ne supprime pas l'histoire.

P. D.

Les Tremblements de terre

Les dégâts en Algérie sont importants. La ville d'Aumale très éprouvée. Les victimes.

Alger, 25 juin. — Les secousses sismiques signalées hier, ont été également ressenties à Dellys, Ménerville, Fort-de-l'Eau, Miliana, Ain-Bessan. Dans certaines régions le séisme a déchaîné de véritables catastrophes ; les dégâts causés à Aumale sont plus importants qu'on ne l'avait dit tout d'abord. La justice de paix est détruite, les magasins militaires du campement se sont écroulés, ainsi que les murs en corps de bâtiments de la caserne disciplinaire ; les troupes ont évacué les édifices et campent dans les cours.

Le mur d'une haute maison maïsonnette, dressant sous ses débris une s'est effondré, dans laquelle était un vieillard que l'on put heureusement dégager sain et sauf.

Le minaret de la mosquée menace ruine ; il faudra l'abattre ; presque toutes les habitations ont été lézardées et la population campe dans les squares.

L'administrateur d'Aumale a reçu plusieurs rapports de chefs indigènes qui signalent qu'une dizaine d'indigènes qui habitaient des maïsonnettes couvertes en tuile auraient été tués, plusieurs autres seraient blessés. Une grande panique règne parmi les indigènes de cette région. Ils désertent leurs maïsonnettes pour habiter sous des tentes.

Quatre agents indigènes de l'administration forestière ont été tués, écrasés sous les ruines de leurs maisons.

CHRONIQUE FÉMININE

Lettre à Rosine

Depuis déjà quelques années, Rosine, un mouvement s'est créé en vue de la formation plus complète de la femme ; tout ce qui touche au perfectionnement de son éducation pratique est devenu l'objet de toutes les attentions.

On a, enfin, compris que l'œuvre des œuvres, l'œuvre par excellence, c'est l'œuvre qui forme les jeunes filles aux devoirs du foyer. On travaille de toutes les façons à la marche du progrès, au mieux être de l'humanité ; on assure l'avenir par la mutualité, par l'amour de l'épargne ; on lutte avec raison contre l'alcoolisme, on travaille pour une hygiène raisonnée au maintien de la santé ; on groupe toutes les bonnes volontés ; on canalise tous les efforts vers un but de régénération morale ; tout cela est très louable, très digne de retenir l'attention, et mérite des encouragements, mais je maintiens qu'on ne peut rien sans la femme, et que c'est dans son perfectionnement qu'il faut chercher la solution du problème social.

Un homme peut être économe, travailleur, courageux, s'il est secondé par une femme inhabile, qui ignore tout de la science du ménage, qui ne sait ni tirer l'aiguille, ni entretenir le mobilier, ni cuisiner, ni repasser, tout s'en ira à la dérive et je défie même d'être heureux. Le bonheur demande une certaine somme de bien-être ; le bien-être ne va pas sans la bonne administration d'une maison, où l'ordre règne, où préside une sage économie. La femme complète, douée des vertus domestiques, peut parer à l'insuffisance du mari, l'homme le mieux doué ne peut parer à l'insuffisance de la femme.

En allant à l'atelier, la femme a cru augmenter les ressources du budget familial ; en réalité, elle a fait baisser le salaire des frères et du mari. Sa place est chez elle, pour y élever ses enfants et les former aux devoirs de la vie, pour en faire des êtres capables de penser et de vouloir. Elle veillera avec sollicitude sur le bonheur de chacun, en assurant le bien-être par l'ordre, par le travail intelligent, par une économie sage et raisonnée, elle travaillera à son propre bonheur et au bonheur de l'humanité.

L'homme qui se sait attendu dans une maison bien tenue, dont une femme aimante et dévouée est la gardienne, oublie le chemin du cabaret. Une femme qui sait cuisiner, lessiver, raccommoder le linge, est un réel trésor pour la famille et pour la société.

Or, les mères de famille, qui passent leur vie à l'atelier ont oublié la science du ménage ; il faut donc prendre leurs filles quelques heures par jour et leur donner toutes les notions des devoirs féminins.

C'est pour remplir ce but, que sont nées les œuvres féminines et notamment les écoles ménagères, où se donne l'éducation pratique complète des travaux féminins. Il faut donc, Rosine, que les jeunes femmes soient à l'avant-garde de toutes ces œuvres ; elles feront là, œuvre de solidarité, en donnant aux autres tout ce qu'elles ont reçu, en partageant leur savoir, en apprenant à se pencher vers le faible, en se faisant l'amie des petits et des désolés.

A la tête des œuvres multiples, on rencontre toujours les mêmes personnes ; ce sont le plus souvent des mères de famille, que l'âge a formées, que la réflexion a mûries et qui se sont levées dans un bel élan de générosité, pour se dévouer aux humbles. Elles trouveront le moyen de parer aux réceptions, aux lourdes charges de leur situation, à leurs devoirs multiples de mère, de grand-mère, de femmes du monde, et de zélées collaboratrices des œuvres féminines.

Payant de leur personne, et donnant l'exemple, elles n'ont guère réussi, jusqu'à présent, à associer les jeunes femmes à leurs travaux. Leurs filles, qui débutent dans la vie, qui sont loin d'assumer les mêmes devoirs, les mêmes responsabilités, ne trouvent ni le temps, ni les ressources pour se donner aux œuvres. Les réceptions mondaines, les voyages, les visites, les petits devoirs quotidiens absorbent tout.

C'est pourtant pouvoir s'adresser, afin d'assurer l'avenir en même temps que le présent.

Les jeunes se formeront à l'école des aînées, et que de temps gagné, que de bien accompli !

Une femme n'a pas le droit de se désintéresser du sort des travailleuses, ni de celles qui, moins favorisées, gagnent péniblement la vie et se débattent dans les difficultés, d'où quelques conseils pratiques, quelques leçons de choses, pourraient les tirer. Une femme peut toujours faire la part de la charité. Et n'est-ce pas la vraie charité de consacrer quelques heures par semaine aux œuvres féminines qui forment les femmes de demain ?

C'est un devoir de s'intéresser aux destinées de l'humanité. Certes, il y a un mouvement dont il faut se féliciter, mais quel essor aux idées nouvelles, si toutes les jeunes femmes s'inscrivent dans une œuvre d'enseignement, où elles apporteraient leur concours, leurs conseils, leur travail, leur cœur et leur savoir. Elles apprendraient elles-mêmes bien des choses en s'intéressant aux douleurs d'autrui, en consolant, en instruisant, en aidant.

N'écoutez pas l'avenir pour réaliser ces beaux projets, Rosine ; l'avenir ne nous appartient pas. Le devoir présent te réclame ; l'ajourner équivaudrait à une désertion.

La formation des futures mères de famille, etc.

l'éducation des ménagères, les leçons pratiques d'économie domestique, voilà le devoir de l'heure présente.

A l'œuvre, Rosine, avec tes jeunes amies, n'engage pas les œuvres comme un sport, mais comme un devoir ; paye de ton temps, paye de ta bourse, prive-toi quelquefois d'un cofinche pour assurer l'avenir des œuvres sociales. Tu trouveras là plus de joie, que n'en comportent les distractions mondaines, et la joie égalera celle que tu donneras.

P. VERNICHE.

Encore un incendie à l'arsenal de Toulon

Toulon, 25 juin. — Un nouvel incendie a éclaté à l'arsenal de Toulon. Le feu a détruit des baraquements et un hangar.

De nombreuses caisses contenant des marchandises diverses et des pièces de machine ont été la proie des flammes.

Les baraquements détruits étaient à proximité des fosses à essence qu'il a fallu évacuer. Les dégâts sont importants. On ignore les causes de l'incendie qui s'est déclaré lors que le personnel n'était pas encadré dans les magasins.

La Mission Ottomane A ROUBAIX & A TOURCOING

A Tourcoing

Les membres de la Mission Ottomane qui, vendredi, avaient visité Lille ont quitté cette ville samedi vers neuf heures à destination de Tourcoing.

Ils ont pris place dans deux voitures spéciales des tramways de la Compagnie l'Électrique Lille-Roubaix-Tourcoing. Les cars étaient ornés de faisceaux de drapeaux français et de drapeaux turcs, à fond rouge sur

Du côté ottoman, nous avons remarqué S. E. Ismail Djennani Bey, président de la Mission, commissaire impérial de la Régie Ottomane ; Fetty Bey, major, attaché militaire à l'ambassade ottomane à Paris ; Moustapha Bêha Bey, directeur de la régie des tabacs ; Nissim Rouso, chef de Cabinet de S. E. le Ministre des finances ; Négat Pacha, général de brigade, chef de la mission militaire ; Tewfik Pacha, préfet de Constantinople, plusieurs officiers, des commandants, etc.

Un groupe d'Ottomans sur le perron du Palais du Commerce de Tourcoing. En bas, en pardessus beige, Tewfik Pacha, préfet de Constantinople



Un groupe d'Ottomans sur le perron du Palais du Commerce de Tourcoing. En bas, en pardessus beige, Tewfik Pacha, préfet de Constantinople

Les allocations

M. Eugène Jourdain, président de la Chambre de Commerce se porte au devant de la délégation ottomane, dès que celle-ci pénètre dans le salon du Palais du Commerce.

« Je suis heureux, dit-il, au nom de la Chambre de Commerce et de la Ville de Tourcoing, de vous souhaiter la bienvenue. Je vous remercie d'avoir choisi Tourcoing, comme ville digne d'intéresser votre mission et de nous amener des hommes qui sont déjà des amis et qui deviendront nos intimes. M. Jourdain parle ensuite de l'origine du

mot de Tourcoing qui autrefois se prononçait Turcoing. N'y a-t-il pas un peu de Turc dans cette étymologie se demande-t-il. Puis il rappelle qu'au cours du siècle dernier les Français et les Turcs ont été frères d'armes.

L'ère des guerres semble être passée, ajoute-t-il et souhaite que nous ne nous reconstruons plus que comme frères d'industrie.

M. le Président de la Chambre de Commerce recommande ensuite aux visiteurs ottomans de se diviser en trois groupes pour visiter quelques importants établissements de notre ville.

C'est avec recueillement que les membres de la Mission ottomane ont écouté l'allocution de M. Eugène Jourdain, car tous parlent notre belle langue et plusieurs même avec raffinement.

S. E. Ismail Djennani Bey répond à M. Eugène Jourdain.

Il n'y a pas de merci, dit Son Excellence, à être venu à Tourcoing. On ne peut envisager une visite industrielle sans s'arrêter à Tourcoing qui est devenu un centre industriel important, de vitalité exceptionnelle.

Il eût été malaisé de ne point visiter une ville qui est en relations d'affaires non seulement avec notre capitale, mais avec nos provinces.

Le Président de la Mission ottomane se retire profit des visites qui commencent.

lesquels se détachait, en blanc, le croissant du Prophète.

Aux abords de l'église Saint-Christophe quelques centaines de curieux, attendant et la pluie l'arrivée des sujets de Mohamed V et des personnalités françaises qui les accompagnent.

Le temps semble incertain, mais le soleil qui semble boudier se met à sourire au moment où les deux voitures spéciales arrivent.

Les Ottomans qui sont l'objet d'une vive curiosité, sont reçus par M. Georges Sellier, président de la section roubaissienne du comité

républicain du commerce, de l'industrie et de l'agriculture.

Ils se rendent au palais du Commerce, place Charles-Roussel, où M. Eugène Jourdain, président de la Chambre de Commerce, les reçoit.

Nous avons remarqué la présence à cette réception de MM. Jourdain, Georges Duvalier, vice-président de la Chambre de Commerce ; Cl. Flipo-Prouvost ; Hippolyte Scalabrè, trésorier ; Louis Tiberghien ; Ed. Masurel ; L. Lorthois, Decouvaere, René Flipo, Denis Grou fils, membres et Joseph Petit-Leduc, secrétaires de cette compagnie ; MM. le Sénateur Mascaraud, président du comité républicain du commerce, de l'industrie et de l'agriculture ; Cadoux, chef de service à la préfecture de la Seine ; Vincent Cousin, adjoint au maire de Comines